Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 3

Vorwort: Préface

Autor: Tappy, José-Flore

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PRÉFACE

En 1947, Jean Paulhan propose à Monique Saint-Hélier un essai sur Louise Labé pour une anthologie de textes sur la Renaissance et les poètes baroques. D'abord réticente à répondre au projet de Paulhan, et fort occupée par les problèmes que lui pose le *Martin-pêcheur,* Monique Saint-Hélier s'engage pourtant, et plonge avec passion dans un sujet qui la sort d'elle-même et la touche tout particulièrement : le destin d'une amoureuse éprise, rebelle, qui brûle sa vie à l'intensité des passions[1].

Elle n'était pas la première à s'attacher au sujet. Nulle œuvre plus commentée et plus rééditée que celle de Louise Labé. Dès sa publication en 1555, à Lyon, chez l'éditeur Jean de Tournes, elle inspire poètes, exégètes et historiens de la littérature. Elle connaîtra même à différentes périodes un véritable engouement, comme au XIXe siècle où elle fait l'objet d'innombrables rééditions. Au XXe siècle, durant la Deuxième Guerre, on se penche sur la Renaissance avec un regain d'intérêt, contraints par la censure à traiter de sujets «non suspects». On réédite l'œuvre de Louise Labé Aux Portes de France (Porrentruy), avec en entrée un poème d'Aragon à sa mémoire : «Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour»; poème écrit en 1941, paru à l'origine dans *Les Yeux d'Elsa*[2], et qui, sous le couvert d'un amour malheureux, pleure la France occupée :

---

1. Ce projet d'une anthologie, pour des raisons qui nous sont inconnues, restera sans suites. En revanche, l'essai sur Louise Labé fera l'objet d'un vivant échange entre Monique Saint-Hélier et Jean Paulhan. Voir à ce sujet la *Correspondance Jean Paulhan - Monique Saint-Hélier, 1941-1955,* édition établie et annotée par José-Flore Tappy, Paris : Gallimard, (Cahiers Jean Paulhan n° 8), 1995.

2. Louis ARAGON, *Les Yeux d'Elsa,* Neuchâtel : La Baconnière, (Cahiers du Rhône), 1942.

Quel étrange nom la Belle Cordière
Sa bouche est rouge et son corps enfantin
Je m'en souviens mal C'est un rêve d'hier
Elle était blanche ainsi qu'un matin
Lyon Lyon n'écoute pas la Saône
Trop de noyés sont assis au festin
Ah que ces eaux sont boueuses et jaunes
Comment pourrais-je y lire mon destin
[...]
Quatre cents ans les amants attendirent
Comme pêcheurs à prendre le poisson
Quatre cents et je reviens leur dire
Rien n'est changé ni nos cœurs ne le sont
C'est toujours l'ombre et toujours la mal'heure
Sur les chemins déserts où nous passons
France et l'Amour les mêmes larmes pleurent
Rien ne finit jamais par des chansons

Pour tenter de conjurer la débâcle de la France, plus que jamais menacée dans son identité, ou plus encore par affinité avec l'idéologie pétainiste du «retour à la terre[3]», on remonte aux sources. C'est le retour en force du roman paysan, et d'ouvrages consacrés à l'histoire de France, ses mœurs, son agriculture, sa paysannerie ; sa tradition littéraire, aussi. Le XVe siècle, mais plus encore les XVIe et XVIIe, en particulier les Précieux et la poésie baroque, font l'objet de nombreuses publications. On réédite François Villon, Maurice Scève, Jean de Sponde ; des historiens de la littérature — Dominique Aury, Thierry Maulnier, André Blanchard, René Bray, parmi d'autres — en établissent les œuvres complètes ou les regroupent en anthologies.

Des entreprises plus vastes traversent l'Histoire. Coup sur coup paraissent, en 1941 chez Stock, une *Anthologie de la poésie française*, établie par Marcel Arland, et en 1943 chez Corrêa, celle de C. F. Ramuz, où Louise Labé figure en bonne place. Dans sa préface générale, Ramuz écrit :

> La mode est aux anthologies: les raisons s'en distinguent sans peine. Quand l'événement déçoit, pour ne rien dire de plus, on cherche à échapper à l'événement. Quand le monde, tel qu'il existe sur le plan quotidien, n'est plus qu'un objet d'épouvante, on tend à s'évader du monde. On se met en quête d'un refuge, même momen-

---

3. Voir Robert O. PAXTON, *La France de Vichy*, Paris : Seuil, 1973, p. 196-204.

> tané, où n'avoir plus à tenir compte de la réalité immédiate, ce qui explique ces florilèges où les meilleurs poètes sont réunis dans le meilleur de leur production, de façon que le refuge soit non seulement confortable, mais authentique : un lieu de poésie où l'oubli, mais non décevant, l'oubli de ce qui est pour une chose qui est plus encore, et de l'actualité passagère pour une actualité permanente, puisse pleinement opérer[4].

Ces anthologies proposent un parcours cultivé à travers le temps, où la poésie du XVIe siècle, et en particulier l'Ecole lyonnaise et les poètes de la Pléiade, nourrissent d'un lait substantiel l'idéologie dont certains sont victimes, cette «sourde conscience de la terre et de la race» célébrée par Marcel Arland dans sa préface.

Parmi ceux qui s'intéressent à l'Histoire, celle de la France mais aussi de l'Europe, Marcel Brion — critique littéraire au *Monde*, romancier et biographe, par ailleurs ami intime des Briod, — s'attache à brosser le portrait de quelques amoureuses célèbres. En 1941, il publie à Paris *Les Amantes* (chez Albin Michel), dont l'un des chapitres est tout entier consacré à Louise Labé.

La romancière connaissait ses contemporains. Immobilisée par la maladie, mais curieuse de tout et grande lectrice, elle se procure leurs ouvrages, dialogue avec les textes, cite, compare, participant ainsi étroitement à la vie littéraire de son temps. Si elle épouse ce vaste mouvement de conscience rétrospective, si, comme Ramuz et tant d'autres, elle transcende le désastre et les massacres en s'évadant dans le passé, si, comme Brion, elle laisse parler une même sensibilité aux vocations impérieuses du cœur, elle s'en distingue pourtant par la manière.

Dans la vogue des biographies romancées des années 30, Brion dessine de grandes figures sentimentales et lyriques, auxquelles il s'identifie passionnément en y greffant son imaginaire ; il dramatise leur destinée, et soumet «l'intrigue» à la psychologie. Monique Saint-Hélier, elle, transcende l'individu, l'inscrit dans quelque chose de plus vaste, de plus collectif : un moment de l'Histoire, du mouvement des idées, de l'évolution du savoir. Ni symbiose avec son sujet, ni compassion émotive. A la fois proche et distancié, son regard s'élève au-dessus d'un cas particulier pour en donner la portée générale. Car chaque vie participe d'une mémoire collective et témoigne pour d'autres. D'où ce style ex-

---

4. C. F. RAMUZ, *Anthologie de la poésie française,* Paris : Corrêa, 1941, p. 7.

traordinairement vigoureux, avec lequel Monique Saint-Hélier concentre en une demi-page, au-delà d'une femme attachante et singulièrement libre pour son temps, cette soif de connaissances qui galvanise les esprits du XVIe, l'euphorie contagieuse qui s'empare du siècle, et cette sorte d'impatience, de palpitation précipitée que Louise Labé viendrait merveilleusement incarner :

> Quelle époque, Seigneur!
> On dirait qu'à certaines périodes du monde, la Terre entre en mal d'enfant. En elle, des choses remuent, s'agitent, s'énervent. Des masses énormes de territoires surgissent. Sans doute, en ces périodes les baguettes des sourciers doivent-elles virer et se dresser comme des serpents[5].

C'est à Rilke, surtout, que la sensibilité particulière de Monique Saint-Hélier pour ces destinées ardentes s'apparente. Lui le traducteur des grandes voix féminines de la passion : Elizabeth Barrett Browning, la Madeleine («le sermon sur l'amour»), Louise Labé, Anna de Noailles, et surtout la Religieuse portugaise ; lui qui réunira sur une même page des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*[6], les noms d'Héloïse, Marceline Desbordes, Gaspara Stampa, Louise Labé et Julie de Lespinasse, toutes exemplaires de ce don de soi qui fascinait Rilke, où «toujours l'aimante surpasse l'aimé [...]»; Rilke encore qui fut durant les dernières années de sa vie l'ami et le confident de Monique Saint-Hélier et dont elle écrira : «C'est Rilke qui m'a tout appris[7].»

Dans *Rilke et la France,* un volume collectif d'hommages paru en 1942 (chez Plon), et auquel Monique Saint-Hélier collabore, Geneviève Bianquis présente les traductions de Rilke, notamment celles consacrées à «ces amoureuses contre tout espoir, ces divines abandonnées». Comme en écho à ces pages, et en connivence étroite avec le poète, Monique Saint-Hélier confiera à Paulhan quelques années plus tard un projet qui lui tient à cœur, dans une lettre du 16 septembre 1949 :

> J'aimerais écrire pour Gallimard «*Les Abandonnées*» — Ariane, Didon, Gaspara Stampa, la Portugaise, «Sirocco, Sirocco», la femme de Chateaubriand. Et celle que j'aime tant, celle que je serre contre

---

5. Toutes les citations de Monique Saint-Hélier sont empruntées au texte qui va suivre.

6. La traduction française de Maurice Betz est rééditée en 1941.

7. Monique SAINT-HÉLIER, «Souvenir de Rilke», *Revue universelle*, 15 avril 1935; repris dans *Souvenirs et Portraits littéraires,* Lausanne: L'Aire, 1985, p. 35.

> mon cœur, Pauline de Beaumont St Hérem... [...] Dans ma galerie d'Abandonnées, on entendrait de bien beaux cris[8].

Une même familiarité avec la douleur, un même enthousiasme pour ces puissants tempéraments, intenses et absolus, rapprochent Rilke de Monique Saint-Hélier. Mais au-delà de cette parenté d'esprit et de sensibilité, on a changé d'époque et de regard. Monique Saint-Hélier affiche une liberté de ton, un franc-parler, un certain cynisme aussi auxquels la fin de la guerre, avec ses amères désillusions, n'est pas tout à fait étrangère.

D'autres sources en témoignent.

Dans une nouvelle *Anthologie de la poésie française*, parue à la Bibliothèque de la Pléiade en 1949, André Gide, l'auteur du volume, présente Louise Labé avec le plus grand scepticisme :

> ... on a, ces derniers temps, surfait à plaisir la valeur poétique de Louise Labé, parallèlement à celle de Maurice Scève. J'ai choisi, parmi ces sonnets, ceux qui m'ont paru les meilleurs et les cite en entier, en dépit des vers, d'une platitude et d'une gaucherie désolantes, qui les déparent. [...]
> Pour admirer pleinement ces appels amoureux, il faut certes quelque complaisance et je ne puis me retenir de croire que la figure même de «la belle Cordière» entre pour beaucoup dans cette sorte de culte que certains lui vouent, comme il advint récemment et plus abusivement encore pour la Comtesse de Noailles[9].

C'est que Gide a pris distance avec la tradition. Mis sur le projet d'une anthologie bien des années auparavant, interrompu dans son travail par les événements, il ne le reprend qu'en 1947. Mais son regard s'est transformé durant cet intervalle. Il explique combien la guerre a pulvérisé les anciennes significations et toutes les évidences établies :

> J'en étais là de ma préface... La guerre est venue tout interrompre. Aujourd'hui je relis ces pages, puis les notes que j'avais prises... et rien de ce que je m'apprêtais à dire encore et de ce que je pensais alors, ne me paraît très juste aujourd'hui. La guerre précédente n'amena pas, comme semble faire celle-ci, de rupture avec le passé. Cette guerre-ci nous isole: à peine ressuyés du désastre, nous contemplons, sur le sol bouleversé, des ruines ou des faillites, et

---

8. *Correspondance Jean Paulhan - Monique Saint-Hélier, 1941-1955,* lettre 180. Ce projet n'a pas été réalisé, et aucun manuscrit, même fragmentaire, sur ce sujet n'a été retrouvé dans les archives Monique Saint-Hélier.

9. André GIDE, *Anthologie de la poésie française*, Paris : Gallimard, 1949, «Préface», p. XXIV.

> lorsque nous relevons la tête, de nouveaux cieux; les constellations d'hier ont disparu[10].

L'anthologie n'a désormais pour justification qu'une valeur rétrospective. Alors qu'elle devait rappeler, pour Marcel Arland, «nos raisons d'être, d'espérer et de lutter» dans une nation qui s'écroule, elle marque ici l'endroit d'une perte :

> Cette anthologie ne représenterait donc plus que le désuet bréviaire d'une génération qui s'en va. Puissse- t-elle du moins apporter témoignage, tant bien que mal, de l'état où nous nous trouvions avant le retour au chaos[11].

Paul Eluard, qui établit la *Première Anthologie vivante de la poésie du passé* pour les Editions Seghers, en 1951, marque lui aussi, à sa façon, une différence irréductible entre le passé et le présent, un présent qu'il enracine d'ailleurs dans le XIXe siècle, et la distance prise aujourd'hui avec ces «œuvres anciennes»:

> Baudelaire est un miroir où nous nous reconnaissons, où nous nous étudions. Villon n'est plus qu'une vitre derrière laquelle nous échappe le passé. Baudelaire est de notre famille et, en tant que tel, il nous donne des soucis. Villon, malgré sa voix juvénile, est notre ancêtre: il ne nous donne qu'à rêver[12].

Dans l'édition plus récente encore des *Poètes du XVIe siècle* parue chez Gallimard en 1953, Albert-Marie Schmidt «enfreint de propos délibéré les lois qui régissent le genre vénérable de l'Anthologie[13]» en affichant une distance ironique par rapport à la Renaissance. L'humour piquant, l'anecdote caustique cassent toute vélléité de mystification. Il jette enfin une tout autre lumière sur Louise Labé ; derrière la femme brillante et séductrice, se profile une tentative hasardeuse d'accéder au bonheur, pétrie de doute et de fragilité :

> Louise Labé essaie de fonder sur les sables mouvants et chauds de la chair un bonheur toujours menacé. Elle n'a pas besoin d'espérer pour se lancer dans cette entreprise. Elle y persévère avec opiniâtreté, sans se flatter d'y réussir, tout en exhalant les rauques plaintes d'une sensualité qui, tour à tour atteinte, pénétrée, moquée, meurtrie, ne croit pas sans hésitation à sa propre réalité[14].

---

10. *Ibid.*, p. XXXV-XXXVI.
11. *Ibid.*, p. XXXIX.
12. Paul ELUARD, *Première Anthologie vivante de la poésie du passé*, Paris: Seghers, 1951, «Préface», p. 7.
13. Albert-Marie SCHMIDT, *Poètes du XVIe siècle*, Paris: Gallimard, 1953, «Avertissement», p. IX.
14. *Ibid.*, p. X.

Irrité par le mythe de Louise Labé, et par ailleurs peu sensible à cette voix poétique, André Gide lui donne toutefois une place dans son sommaire comme étant l'une des représentantes d'un monde révolu. S'il ose mettre en doute certains «monuments» littéraires, non sans un brin de provocation, il s'en tient là. Monique Saint-Hélier, elle, a plus d'ambition :

> Mais pour atteindre au vif de cette vie, il la faudrait d'abord décaper de sa légende. Or, stucs et capitons la recouvrent d'une telle épaisseur qu'elle apparaît aussi déformée qu'un de ces meubles drapés de châles qu'on trouve encore dans les salons de campagne: machine à coudre, cornemuse ou cage à colombes? — on ne sait.

Avec esprit, Monique Saint-Hélier veut dégager Louise Labé de l'apprêt suranné qui la recouvre et exposer devant nos yeux une personnalité sans rides, dont la trempe audacieuse et violente, bien loin de renvoyer au passé, pourrait au contraire, comme un miroir tendu dans notre dos, désigner l'avenir.

Attentive à ses prédécesseurs, Monique Saint-Hélier se donne comme défi de parcourir les différentes interprétations de l'œuvre de Louise Labé chez les critiques les plus marquants (Du Verdier, Bayle, Sainte-Beuve, Joseph Aynard, François de Billon), de montrer à quel point l'«honneur» de la courtisane varie de l'un à l'autre, et d'en tracer les courbes, comme celles d'une fièvre, afin d'en déjouer avec humour la légende :

> Toutes les noces qui seront proposées ici ne seront que des noces de bibliothèque. Les érudits s'excitent, on joue à retrouver les amants de la jeune femme.
>
> Il est assez curieux de les voir s'opposer et se battre pour une femme qui depuis des siècles repose sous les buis. C'est la Belle Hélène française.

Comment libérer la poétesse des mystifications ? Comment l'alléger de son poids symbolique ? Alors qu'Aragon fait de Louise Labé, à l'instar de Jeanne d'Arc, une allégorie de la France martyre, Monique Saint-Hélier revendique tout autre chose :

> Pour moi, c'est la vie réelle de cette femme que je cherche.

«D'où vient-elle ?» Et de chercher à restituer un milieu, une famille, un entourage : la haute bourgeoisie lyonnaise et la boutique de cordes du père, fréquentée par des marins au long cours ; un lieu, un rythme : une ville entourée de collines et traversée par deux fleuves ; le lent mouvement de l'eau, lascif et silencieux ; l'odeur du limon, l'odeur des cordes. Une époque : ce milieu du XVIe siècle qui voit disparaître Copernic et naître Galilée, dans

l'effervescence des découvertes (Rabelais pratique la dissection ; Ambroise Paré invente la chirurgie moderne); les traductions d'Amyot ; l'essor inouï de l'imprimerie ; l'aimantation toujours plus forte de l'Italie, «cette floraison géante, ce printemps de l'art». En contrepoint, un fanatisme religieux grandissant, où grondent les guerres de religion ; la condamnation de Luther et la relance en 1542 de l'Inquisition ; l'exil puis la réhabilitation de Calvin. C'est la montée de l'intolérance, comme pour contenir l'enthousiasme humaniste qui s'empare des esprits et l'ivresse du savoir.

Monique Saint-Hélier voit en Louise Labé l'incarnation vivante d'une rébellion, d'une époque qui s'accélère, d'une gigantesque mutation. Affamée de connaissances et brûlant d'impatience, formée peut-être à la pédagogie nouvelle d'une Abbaye de Thélème où le corps et l'esprit se cultivent avec la même vigueur, fière amazone, Louise Labé «elle aussi possède un appétit de géant». Monique Saint-Hélier trace, derrière cette personnalité hors du commun, le portrait d'un nouveau type de femme, la «jeune fille Renaissance», qui s'impose par son intelligence et son rayonnement, par sa liberté et sa morale frondeuse ; «fiancée de Gargantua», Louise Labé préfigure un âge nouveau de la culture européenne moderne :

> Le monde s'ouvrait tout grand, immense, différencié, généreux à l'homme. L'espace jeté devant lui comme la cape rouge du toréador.

*

Ce qui frappe, à la lecture de cet essai, ce qui en fait à nos yeux la force et la singularité, c'est l'extraordinaire vigueur de plume de Monique Saint-Hélier : phrases souvent courtes, d'une syntaxe simple, directe ; narration fragmentée en de nombreux alinéas, donnant au texte une allure vive, primesautière ; emploi fréquent du présent ; recours à la tournure interrogative qui théâtralise le discours, introduisant comme des voix, des interlocuteurs différents ; usage fréquent de l'inversion et de la reprise, qui donne à la phrase sa soudaineté, sa force émotive :

> D'où vient-elle?
> De celle-ci, de celle-là nous savons pas mal de choses parce que des lettres se sont conservées ou des livres, des Mémoires, des Récits. Parfois des portraits qui vous regardent de quelque galerie. Un ins-

> tant vous vous tenez immobiles à les interroger: que veut-elle, qui est-elle?
> Souvent elles sont princesses, du moins de grande famille. Leur nom éclate, court, se brise en mille rayons.
> Ce sont des soleils, elles forment cour.
> Et la nôtre?

A la progressive intégration de l'Histoire dans la biographie individuelle, s'ajoute la mise en scène brillante, presque panoramique, d'une femme dans son milieu, d'un milieu dans une ville, d'une ville dans une époque puis dans la succession des siècles ; et soudain, comme par une série de déterminismes subtils, le particulier et le général, le détail et l'ensemble, l'anecdote et l'événement historique entrent en correspondance, s'éclairent mutuellement et semblent s'engendrer avec le plus grand naturel.

Très sûre de ses effets, Monique Saint-Hélier manie la métaphore en véritable séductrice. Avec un sens étonnant du raccourci, elle résume en quelques traits tous les éléments d'une existence et les rassemble en gerbe, à l'aide d'une formule fulgurante :

> Intelligente, intrépide, prête à tout comprendre, ses qualités sont manifestes. Et si sportive. Elle passe à toute allure dans les futaies classiques: Virgile, Homère, Dante, Pétrarque, l'Arioste, — voilà ses prises. Ce sont les dix cors de ces chasses magiciennes. Domptés et dominateurs, ils se tiennent de chaque côté de ses hanches d'enfant et lui font escorte. On dirait d'une tapisserie du Moyen Age; seulement, la tapisserie est vivante.

Agressive, elle ne craint pas les assertions péremptoires ni l'humour acide, car c'est le procès de toute une société mondaine et bien-pensante qu'elle entend faire aussi, d'une société où la littérature se pratique en salon ; où les hommes portent un jugement convenu sur les femmes ; où la poésie amoureuse fabrique des sentiments à bon marché, en vers rimés, dont les mots masquent l'inconsistance. Monique Saint-Hélier s'insurge violemment contre une certaine conception de la littérature, qui privilégie l'habileté, le savoir-faire, la décence ; qui fait l'impasse sur l'audace critique et la subjectivité. C'est la transgression des règles, sous toutes ses formes, que Monique Saint-Hélier célèbre à travers Louise Labé, car toujours «en art, la mesure doit être dépassée»:

> On la déchiffre à contre-sens.
> Certainement elle fait scandale, car elle n'écrit pas pour les rimeurs du jour qui n'admettent qu'un petit sonnet pétrarquisé ou quelque mignardise d'amour. Sa sincérité entre comme un coin de bûcheron dans l'œuvre pâtissière des précurseurs de la Pléiade.

*

Contrairement à Marcel Brion, il s'agit moins pour Monique Saint-Hélier de raconter une histoire, l'histoire d'une vie, que de la construire sous nos yeux, à coups d'intuitions, de connaissances historiques, de rapprochements : «comprendre, c'est comparer», explique-t-elle. Prenant appui sur des éléments concrets — odeurs, matières, sons ; un décor, une voix, une lumière, une architecture urbaine, un type de végétation, une mode vestimentaire — elle échafaude devant nous sa construction, trace un chemin entre preuves et conjectures, articule savoir et imagination :

> Avec [Louise Labé], on est obligé de s'y prendre comme font les voyantes : on tâte l'air, ausculte le vide, on flaire. Ici de l'eau, là des cordes, — il faut relier ces deux éléments: un jardin apparaît, élégant, avec des buis.

La romancière cherche à percer les apparences, questionne, soulève les idées reçues ; s'attache à retrouver, lentement, ce qu'une œuvre dissimule plus qu'elle ne révèle. Car le texte littéraire — cette part infime d'une vie obtenue par «érosion», «cette simplification perfide ou géniale» — soustrait aux regards un secret. Occupée à tracer le portrait d'André Gide, dans un numéro d'hommage de la *Nouvelle Revue Française*, Monique Saint-Hélier se trouve en face du même mystère :

> Un portrait? Non — plutôt une énigme. Un de ces visages qui retiennent par une entrave mystérieuse, non seulement les yeux ou l'intelligence, mais quelque chose en nous de plus refusé — et brusquement très attentif. On dirait qu'entre le portrait et vous quelque chose — quoi? — se lie? Non — se déchire[15].

*

Léon-Paul Fargue, le promeneur de Paris, meurt en 1947. Lui aussi s'est passionné pour la Belle Cordière et pour ses vers. Il laisse derrière lui un texte inédit sur Louise Labé que la *Revue de Paris* publie en février 1950 avec un commentaire d'Edmond Jaloux, disparu la même année. Posthume, ce texte paraît lorsque

---

15. Monique SAINT-HÉLIER, «Deux visages d'André Walter», *NRF*, novembre 1951; repris dans *Souvenirs et Portraits littéraires*, op. cit., p. 46.

Monique Saint-Hélier achève à peine le sien. Elle-même meurt en 1955. C'est un peu la fin d'une époque et d'une génération d'écrivains. Et pourtant, à lire Fargue sur Louise Labé, on se prend à rêver, à anticiper ; on a l'impression, comme avec Monique Saint-Hélier, d'entrer de plain-pied dans la modernité :

> Certes, on pourra objecter qu'après avoir rendu à la mère, puis à l'épouse, leur dignité et leurs droits, un moyen âge moral qui se continuait dans maint domaine se méfiait du pouvoir et des dons de la femme, et ne cessait de lui faire comprendre que c'est par elle que l'homme était tombé dans le péché. *La femme*, disait Erasme, *est un animal inepte et ridicule. Platon avait raison de se demander dans quelle catégorie la placer, celle des êtres raisonnables ou des brutes.* Justement, Louise Labé cherche à s'envoler, par ses vers, de ce noir cristal, de cette imagerie émaciée et rigide, de cette cire spirituelle strictement affranchie des lois de la matière. Elle veut être tout autant une femme qu'une poétesse. Elle veut les droits du cœur, comme celles d'aujourd'hui veulent les droits de la citoyenne. Louise Labé, dont les poèmes sont frissonnants de colère amoureuse, dont les battements de cœur étaient déjà poèmes par leur hâte à crever la coquille, Louise Labé pose le pied sur le sentier d'or où nous apercevons aujourd'hui les ombres de Julie de Lespinasse, de Sophie Arnould, de mesdames de Staël et Récamier, de George Sand, de Juliette Drouet, de madame Cornu et de madame Adam, de Berthe Morisot, de Colette, et de ma vieille amie Gertrude Stein[16].

En rupture avec le Moyen Age, affranchie des inhibitions de son époque, subversive par sa passion, sa démesure, son intensité douloureuse ; héroïne voluptueuse et sans calcul, faisant fi du confort et des plaisirs mondains, préférant les tourments du cœur à la discipline de la raison, au bon sens et aux convenances : Louise Labé, sous la plume de Monique Saint-Hélier comme sous celle de Fargue, renvoie moins à l'Histoire du passé qu'elle n'anticipe sur des temps à venir ; ouvrant dans les années 1950, au sortir de la guerre, une porte inespérée.

José-Flore TAPPY

---

16. Léon-Paul FARGUE, «Louise Labé», *Revue de Paris*, février 1950, p. 26-27.

NOTE LIMINAIRE

Le texte de Monique Saint-Hélier sur Louise Labé fait partie du Fonds Monique Saint-Hélier déposé au Centre de recherches sur les lettres romandes. Le manuscrit autographe n'a pas été retrouvé. Manuscrit dactylographié de 81 pages, daté «Paris, décembre 1950», il comporte quelques corrections autographes à la plume. La page titre est écrite à la main, de même que la numérotation des pages et la table des matières.

A ces 81 pages s'ajoutent encore trois feuilles dactylographiées, intitulées au crayon «Portrait» et qu'accompagnent quelques feuilles autographes d'essais et de brouillons. Nous avons mis ces pages à la suite du texte, comme un chapitre conclusif.

Le texte dans son ensemble présente à la fois un caractère abouti et inachevé, comme une œuvre qui n'aurait pas encore quitté l'atelier. Peut-être sa présente publication lui permettra-t-elle de franchir cette toute dernière étape, sans laquelle il resterait voué à l'état de chantier.

Nous avons respecté dans la mesure du possible la construction organique du texte, divisé en alinéas plus ou moins espacés, eux-mêmes séparés, à certains endroits, par un astérisque ; structure souple, discontinue, plus intuitive que rigoureuse, qui épouse les mouvements d'une pensée plutôt qu'elle ne les régit.

Certaines remarques écrites à la plume, ajoutées par Monique Saint-Hélier probablement lorsqu'elle a relu la dactylographie, fixent une intention, une association d'idées ; nous avons conservé ces notations, qui donnent à entendre la voix de l'auteur réfléchissant sur son travail, se parlant à elle-même. Elles ont simplement été placées hors du corps du texte, en retrait et italiques, comme les exergues.

A la fin du chapitre VIII, Monique Saint-Hélier a inséré, hors pagination, deux pages rédigées en grande partie à la main. Nous les avons fait précéder — afin de les signaler — par trois étoiles.

La ponctuation, les graphies archaïques, les néologismes ont été conservés. Les citations, de poètes ou de critiques, souvent approximatives, ont été identifiées et rectifiées dans la mesure du possible. Celles de Louise Labé ont été vérifiées et leur graphie unifiée grâce à l'édition Droz des Œuvres complètes *(édition critique et commentée par Enzo Giudici, Genève, 1981) qui fait figure aujourd'hui de référence.*

Etant donné qu'il s'agit de l'édition d'un texte inédit, les notes explicatives ont été rejetées en fin de texte.

J.-F. T.